

gaëlle
obiégly

cales



le musée
des valeurs
sentimentales

DU MÊME AUTEUR

Petite figurine en biscuit qui tourne d'elle-même dans sa boîte à musique, *L'Arpenteur, Gallimard, 2000*

Le vingt et un août, *L'Arpenteur, Gallimard, 2002*

Gens de Beauce, *L'Arpenteur, Gallimard, 2003*

Faune, *L'Arpenteur, Gallimard, 2005*

La Nature, *L'Arpenteur, Gallimard, 2005*

Petit éloge de la jalousie, *Folio 2 €, Gallimard, 2007*

le musée
des valeurs sentimentales

gaëlle obiégly

le musée
des valeurs sentimentales

verticales

© Éditions Gallimard, janvier 2011.

Le 10 août 2012 s'ouvre une exposition rétrospective de l'artiste Pierre Weiss. Il déserte la fête, donnée dans le Luxe, en son honneur.

Sa sculpture Bild und Porzellan II se trouve au Musée des valeurs sentimentales, une dépendance du Luxe. Douze Polonais l'ont transportée sur leurs épaules, ce qui ne les couvrira jamais de gloire. Ces hommes sont devenus domestiques au Luxe. L'un d'eux, Brunon Tixe, découvre une femme dans les souterrains du Luxe; elle s'y est égarée au cours de la soirée. Compagne de l'artiste déserteur, la vieille personne, partie à sa recherche, quitte elle aussi la fête et découvre un autre monde, bohème, qui ne se soucie pas de hiérarchie.

Une personne

Au loin, un carré de lumière blanche grandit et fait apparaître le futoir sombre, encombré de mobilier de bureau dont fauteuils usés dans un desquels se trouve la vieille personne à qui on demande son nom et ce qu'elle fait là – moi, je m'appelle Brunon Tixe, lui dit l'homme qui l'interroge et qui tient la lanterne. La lanterne aveugle la vieille personne.

La vieille personne baisse les yeux, ses habits sont sales. La saleté, elle ne sait pas depuis quand elle en est enveloppée, une saleté blanche qu'il faudrait nettoyer au couteau.

Des couteaux, d'autres instruments de guerre s'entassent dans une armoire en fer et des flèches sont plantées dans des coussins de velours ocre dont la couleur est éteinte par la poussière.

De la poussière peut-être cette saleté blanche qui couvre la vieille personne, ou bien du givre.

Du givre, tiens, alors elle serait là depuis pas mal, elle aurait survécu – oubliée ?

L'oubli a épargné ses avant-bras qu'elle sent vifs sous les habits sales. Cette saleté blanche observée par ses yeux qui fuient la lanterne éblouissante, la vieille personne ne sait ni quand ni comment ça s'est produit.

Est-ce le produit du temps, de la solitude, de frottements, un désert s'est collé à elle dans l'obscurité, elle sait ce qu'elle ignore. Son ignorance l'amène à savoir. Elle sait, à présent, qu'elle s'est heurtée à différentes choses, et qu'elle est même restée étendue sur le sol ou recroquevillée sur une marche, avant de s'asseoir dans ce fauteuil noir dont, jusqu'à l'arrivée de l'homme à la lanterne, elle ne connaissait pas la couleur – un fauteuil qui a de monstrueux bras.

Les bras du fauteuil se sont refermés sur la vieille personne, elle s'est acharnée en vain pour sa libération.

Vous libérez, mais bien sûr, dit l'homme qui tient la lanterne, et il ajoute : il faudrait que vous vous identifiez, ce serait plus simple pour moi, quel est votre nom ?

Son nom, la vieille personne ne peut pas ou ne veut pas le prononcer, elle semble bâillonnée, ligotée, mais elle ne l'est pas, elle tourne sa tête vers la droite et vers la gauche, plusieurs fois comme pour signifier un refus. Ce n'est pas un refus, mais elle veut voir où elle est, avec qui elle est avant de prononcer son nom.

Votre nom, s'il vous plaît, insiste l'homme, et il attend. Il attend, il attend, il attend, il s'impatiente, il s'écrie : indiquez-moi vos initiales, alors.

Alors, dit Brunon Tixe, puisque que vous ne voulez pas

me dire votre nom, je vais vous en donner un, laissez-moi réfléchir.

Réfléchir, pour cela Brunon a besoin de tabac ; il allume un cigare dont la fumée s'agglutine devant la lanterne ; il pense. Il pense que la vieille personne pourrait porter le nom de quelque chose qu'il a lui-même porté, un nom de parfum serait bien, mais il n'en a pas qui lui vienne, il pense qu'il pourrait donner à la vieille personne son nom à lui qu'il tient sans doute de quelqu'un d'autre, mais ça compliquerait tout, et pour lui, et pour la vieille personne, et pour ses amis – tout à coup il a l'idée.

Il a l'idée d'appeler la vieille personne Bild und Porzellan, tout simplement.

C'est simple, dit-il, à la vieille personne, je vous nomme Bild und Porzellan.

Bild und Porzellan

Bild und Porzellan, la vieille personne, a passé un temps immesurable dans cet endroit, le souterrain, depuis son dernier repas. Le dernier repas se souvient Bild und Porzellan, voilà ce qui a provoqué tout ça, elle se souvient des invités, qu'elle ne les aimait pas, qu'ils ne voulaient pas qu'elle fume, qu'elle a essayé de s'échapper discrètement. Discrètement, elle a quitté la salle à manger, emportant son paquet de cigarettes, sa veste était posée sur ses épaules. Sa veste posée sur ses épaules, la vieille personne est

sortie de la pièce où l'on dînait et bavardait, une pétition circulait, ou plutôt le livre d'or, une rumeur courait, des chats se prélassaient, la vieille personne a marché sur une queue et provoqué un braillement, elle s'est éloignée.

Et plus elle s'éloigne, plus le bruit des gens devient doux, passant près d'un chandelier, elle en ôte une bougie, cela lui servira, une fois qu'elle aura trouvé l'endroit où le faire, à allumer sa cigarette car elle vient de se rendre compte qu'elle a laissé son briquet sur la table et retourner dans le petit monde lui coûte.

Retourner dans le petit monde lui coûte, alors elle ne va pas s'embêter avec ça, elle avance lentement le long du couloir du premier étage, et descendant l'escalier, avec précaution, parce qu'il vaudrait mieux que la bougie ne goutte pas sur sa main, la vieille personne a l'idée de s'entortiller le poing dans un mouchoir en papier, puis longeant des meubles et des tableaux décrochés du mur, elle se dit que ce n'est pas quitter la table et la compagnie mais le besoin d'être seule.

La solitude a guidé ses pas vers une petite porte, presque cachée, comme une porte de placard, elle a ouvert la petite porte et elle a été sur la première marche d'un escalier très sombre, heureusement qu'elle avait la bougie. Oui, mais la bougie s'est éteinte tout de suite car la porte s'est refermée en claquant; et cette provisoirement Bild und Porzellan est tombée du haut de l'escalier jusqu'en bas où elle est demeurée un moment sans bouger, sur la première marche.

La marche à suivre aurait été de remonter, en palpant les marches, à genoux.

Ses genoux sont écorchés sous le pantalon, et sa tête que ses mains ont pourtant protégée pisse le sang. Le sang produit une faible lueur dont la vieille personne ne tire pas profit puisqu'elle est évanouie. Évanouie, c'est-à-dire portée disparue, c'est-à-dire perdue dans la nature.

Dans la nature la personne, toute personne, s'éclate, dans la nature la personne est à elle, dans la nature la personne est, dans la nature la personne est libre de ses mouvements, de ses mouvements d'âme aussi, dans la nature la personne s'autorise tous les transports, dans la nature la personne est la première personne, dans la nature la personne s'éclate et se féconde et s'engendre, dans la nature la personne est glorieuse, dans la nature la personne dit je suis.

Je suis la vieille personne, nommée à l'instant Bild und Porzellan par l'homme qui m'a découverte dans le souterrain, lui s'appelle Brunon Tixe.

Brunon Tixe a avancé lentement vers elle, il s'est arrêté à chaque expiration, il est demeuré, juste avant la rencontre, vide et immobile un temps.

Le temps qu'il faut, nous adoptons son rythme et la vieille personne adopte son nom. Ce nom, Bild und Porzellan, est celui d'une œuvre d'art qui se trouve là. Là où, avant qu'elle ne s'échappe dans la nature, ne disparaisse, ne s'évanouisse, ne pisse le sang, ne tombe dans l'escalier, n'erre dans le château, ne quitte la table, la vieille personne dînait luxueusement.

Le Luxe

Le Luxe, il faut quatre jours de marche pour en faire le tour. Autour du château s'étend un parc à l'anglaise, avec statues, vieux arbres bien sûr, buissons, un lac. Le lac ne se voit pas du musée d'art, tandis que du Musée des valeurs sentimentales, le lac, on peut le voir. Il se voit aussi des fenêtres hautes du château où sont venus au monde les enfants du directeur. Le directeur, ses domestiques l'appellent Monsieur, ses collaborateurs Monsieur le directeur, quelques-uns appellent le directeur par son nom de famille.

Ma petite famille a dit le directeur en montrant ses enfants aux invités qui se sont exclamés, quelques-uns ont voulu toucher, prendre un cheveu; pas un que ce bon sang n'émeuve. Le sang les émeut aux larmes; le sang et la culture, à cela ils se reconnaissent – ce sont les invités du directeur du musée d'art.

Du musée d'art au Luxe, la route n'est pas longue mais elle est mauvaise; ce soir-là, où le directeur reçoit en grande pompe, à partir de 18 heures, des minibus font la navette. La navette, au moment où elle ouvre ses portes, diffuse une mélodie composée par un trompettiste anonyme au cours des années 1960, suppose-t-on, sans qu'il soit

possible de dater l'œuvre précisément, elle accompagne la voix d'un portier qui appelle les passagers des trois minibus numérotés et les passagers ayant été pointés sur une liste par un autre, plus petit, portier, ils sautent sur le pare-chocs arrière du premier bus, l'un et l'autre, quand démarrent les moteurs; tout le trajet, ils sont observés, commentés par les hôtes du directeur qui les regardent à travers la vitre; eux, les domestiques, impassibles.

Impassibles et quasiment immobiles en équilibre sur la tranche de leurs bottines, ils se cramponnent aux poignées latérales qu'on a fixées pour eux et, dans les virages, ils se tiennent, en plus, de l'autre main au bras du copain ou à la galerie.

Sur la galerie sont attachées deux caisses de vin sur lesquelles veille un homme qui nage dans son uniforme de domestique. Ce domestique du toit crie en vain le nom de l'artiste, à trois reprises, il l'invite à prendre place, pour le dernier trajet, dans le minibus numéro un.

Le minibus numéro un s'en va sans qu'y soit l'artiste.

L'artiste est resté dans le musée d'art, il est adossé à un mur, face à un mur blanc imprimé de lettres blanches mais qui brillent. Qui brillent, ces lettres, comme des dents.

Des dents lui manquent, à cet homme, ça se voit à peine, ça se voit quand il rit. Il rit en s'urinant sur les chaussures derrière un arbre dans le jardin du musée d'art; on l'appelle, une fois, deux fois, trois fois; il n'arrive pas à finir, puis il n'arrive pas à retrouver le chemin qui mène

au-devant. Devant les autres, il aurait eu l'air malin, avec sa braguette qu'il a oublié de reboutonner; ils sont partis sans lui, tant mieux.

Tant mieux se dit-il, l'artiste à l'honneur, en constatant que la cour est vide, je n'avais pas tellement envie de chanter en chœur, je vais marcher jusqu'à ce château; et le voilà, dans la nature.

Dans la nature, l'artiste fait des rencontres, il marche d'un bon pas et tout à coup il traîne, jusqu'à ce qu'il reparte à vive allure, dans la nature, l'artiste chante, dans la nature, l'artiste se transporte à l'aide de ses membres, dans la nature l'artiste est porteur de l'homme. Qui dit « l'homme » dit « langage »; qui dit « langage » dit « je »; qui dit « je » dit « je suis ».

Je suis l'artiste Pierre Weiss, j'ai manqué la navette qui aurait dû me conduire au Luxe où l'on boit déjà en mon honneur, où l'on commente mon œuvre, où l'on me cherche, où l'on regrette de ne pas m'avoir collectionné du temps où je ne valais pas un clou.

Un clou sur la route reliant le musée d'art au Luxe, ce n'est sans doute pas le seul clou égaré sur cette route, étant donné les allers-retours du charpentier en camionnette durant les semaines qui ont précédé la réception; la toiture du château remise à neuf, la route aurait dû être balayée par soit le charpentier lui-même soit son apprenti, Constantin, Krabinski, un Polonais de presque deux mètres.

Deux mètres de long, à peu près, c'est ce que mesure la sculpture déposée, au terme d'un périple à travers l'Europe, déposée là, quelque part dans le domaine du Luxe, où exactement, comment le savoir sans l'explorer.

Explorer, tel était le projet numéro trois de la vieille personne quand elle a quitté la table avec comme autres projets celui de fumer, numéro deux et numéro un s'isoler.

Seule, parmi plus d'une centaine d'invités, soucieuse, elle a attendu jusqu'au plat principal qu'arrive l'homme à l'honneur mais il a disparu, il s'est égaré, pense-t-elle, en s'avançant avec prudence, un paquet de cigarettes dans la poche, dans les couloirs du Luxe à la recherche d'une fenêtre d'où elle pourrait voir la nature et l'artiste dedans, dans les couloirs à la recherche d'un petit coin pour fumer, à la recherche de l'artiste aussi et de la solitude. La solitude mène à tout.

Tous les passagers du minibus sont contraints de descendre tandis qu'on change la roue dont le pneu a été percé par des clous tombés sans doute de la camionnette du charpentier, c'est du moins ce que pense le conducteur du bus en réparant les dégâts.

Il y a des dégâts dans la région; les dégâts causés par les meutes de sangliers sont effroyables aux yeux du directeur qui dit qu'il sera sans pitié, qu'il les fera buter un à un, qu'il souhaite être débarrassé à jamais de ces meutes.

Les meutes ou les sangliers, qui sont les coupables, qui sont les destructeurs, et qu'ont-ils fait au juste?

Oh juste ils mangent toutes les plantations, les fleurs de préférence et ils labourent nos pelouses, et ils boivent l'eau de nos bassins, ils se nettoient dans nos flaques, juste ça, répond le directeur, pour l'instant, juste ça, ensuite ils enlèveront nos femmes. Une femme se précipite vers la sortie en criant qu'une meute de sangliers s'en prendra bientôt à ses enfants.

Les enfants c'est trop précieux. Précieux comme un enfant qui vous appartient, qui est dans la famille depuis des décennies, précieux comme un enfant devrait-on dire désormais, vous ne trouvez pas, dit le directeur à l'assemblée qui applaudit en faisant hourra, et voilà, les premières assiettes, apportées par un domestique plus élégant que tous les convives réunis, on ne sait pas à quoi ça tient l'élégance ni la beauté ni l'art. L'art, certains pensent que ce sont des citations, pour d'autres ce sont des situations. Des situations viendraient la beauté, l'élégance aussi, mais nous devrions manger pendant que c'est chaud, tonne le directeur après qu'on lui a chuchoté quelques paroles à l'oreille.

L'oreille droite à l'écoute du monde et l'oreille gauche qui entend l'intérieur d'elle-même, ses bruits de gorge, ses cascades, la vieille personne n'entend pas ce que lui dit un invité de l'autre côté de la table, elle se demande – peut-être que ce n'est même pas à moi qu'il s'adresse.

Il s'adresse bien, ce monsieur Frankasse, à la vieille personne censée accompagner l'artiste à l'honneur, dont on est sans nouvelles, que lui est-il arrivé, à votre avis et quel est votre nom.

Mon nom ne vous dira rien.

Rien n'est moins sûr, insiste Frankasse, puisque tu es parmi nous.

Parmi nous, parmi vous, oui, mais je suis...

Je suis inconnue, reprend la vieille personne et elle rougit. Elle devient rouge, elle éprouve des difficultés à avaler le vol-au-vent qui lui a été servi, et monsieur Frankasse la regarde, il lui sourit, il lui parle, elle n'entend pas bien, à cause du brouhaha, à cause de ses oreilles bouchées par intermittence, elle n'entend pas bien elle fronce les sourcils malgré elle, grimace en mâchant – c'est alors qu'il lui vient l'idée de disparaître un moment – et soudain la béchamel attrapée par un filet de salive glisse au fond de la vieille personne, ça y va tout seul.

Seule, elle se voit, seule, sur une chaise, assise dans la pénombre, près d'une fenêtre couverte par un châle, quelque chose d'un peu épais et sombre.

Antoine

Sombre, le matin, sombre et trébuchant, Antoine Tixe, dès la sonnerie du réveil, a quitté le lit qu'il a laissé

entier à sa nouvelle compagne, Édith, une grande femme blonde.

La grande femme blonde a ouvert les yeux, ouvert, fermé, ouvert les yeux, les a refermés, s'est enfouie dans l'étoffe moelleuse aux motifs abstraits.

D'abstraites motifs, mais brodés, ornent la couverture tombée avec laquelle Antoine Tixe, en bâillant, a recouvert la femme qui aurait pu, tant elle a gigoté durant la nuit, comme la couverture, tomber sur la moquette.

La moquette est usée, mais Antoine n'a pas l'intention de changer quoi que ce soit à cet intérieur qui n'est pas le sien ; il habite chez une femme, grande et blonde, qu'il a connue il y a peu. Peu de jours après leur rencontre, il est venu boire un verre, elle avait préparé un repas, après ça, il s'est étendu sur le canapé, pour la digestion, la femme s'est assise près de lui, et ils se sont embrassés, endormis bouche à bouche, réveillés béats, avec des airs de carpes, et depuis il dort tout le temps chez elle. Chez elle, il n'est pas chez lui.

Lui, la journée, il est au travail. Il travaille le matin comme éplucheur, et le soir, quelques soirs seulement, comme domestique, voilà.

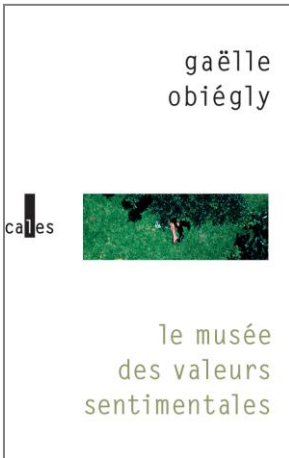
Le voilà, Antoine Tixe, qui apporte deux nouvelles assiettes ; sur chacune, au milieu, se dresse une tour trapue, le vol-au-vent, et tout autour, parsemé, du persil plat.

Les plats, les saladiers, les ustensiles, les assiettes aussi – mais pas les verres – il lave la vaisselle, en attendant son

LE MUSÉE DES VALEURS SENTIMENTALES

se trouve coincée dans un fauteuil de bureau dont les bras se sont refermés sur elle. Elle entend des pas, elle croit que c'est le général, l'homme qui promène un carré de lumière et lui demande comment elle s'appelle.

Je m'appelle Brunon, moi, et vous.



Le musée des valeurs sentimentales Gaëlle Obiégly

Cette édition électronique du livre

Le musée des valeurs sentimentales de Gaëlle Obiégly

a été réalisée le 16 décembre 2010 par les Éditions Verticales.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 9782070132478).

Code Sodis : N47992 - ISBN : 9782072431746

Numéro d'édition : 180435